

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 29

Artikel: Le prisonnier
Autor: Gorki, Maxime
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255353>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 29

Supplément du Dimanche 23 juillet

1905

LE PRISONNIER par Maxime GORKI

(Traduction de S. M. PERSKY)

I

Un brûlant et aveuglant soleil de juillet brillait sur Smolkina et inondait les vieilles chaumières d'un torrent de rayons ardents. Il dardait tout particulièrement sur le toit de la maison du staroste, qui avait été, depuis peu, recouverte à neuf avec de minces planches rabotées et lisses, jaunes et parfumées. C'était un dimanche, et presque toute la population du village se promenait dans la rue, où croissait une herbe épaisse, et parsemée de motes de boue desséchée. Devant la maison du staroste, des moujiks et des femmes se rassemblaient en groupes compacts, d'autres s'asseyaient sur les talus de terre qui couraient autour des chaumières, d'autres encore s'installaient tout bonnement sur le sol, et enfin un certain nombre se tenaient debout, des petits enfants se poursuivaient et se faufilaient parmi les grandes personnes, qui les apostrophaient vivement ou leur donnaient des chiquenaudes.

Au centre de la foule, on apercevait un homme de haute taille, avec de grandes moustaches aux pointes retombantes. A en juger par son visage basané recouvert de poils épais et hérissés, tout sillonné de rides profondes, et aussi d'après les mèches de cheveux qui sortaient de dessous son chapeau de paille crasseux — on pouvait lui donner une cinquantaine d'années. Il regardait à terre; les narines de son grand nez cartilagineux tremblaient. Lorsqu'il releva la tête pour jeter un coup d'œil sur la fenêtre de la maison du

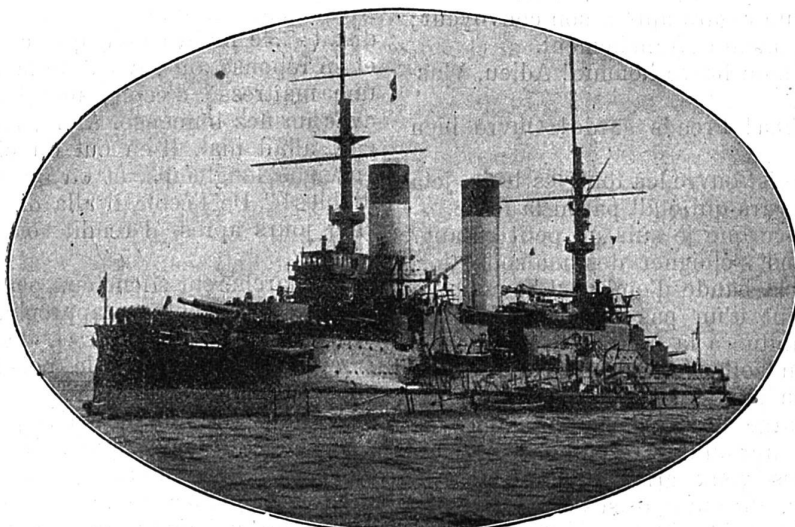
staroste, on put voir ses yeux à l'expression triste, maussade même, profondément enfoncés dans l'orbite et sur lesquels les sourcils très fournis jetaient leur ombre. Il portait une vieille soutane de frère convers, brune et déchirée, qui lui tombait à peine jusqu'aux genoux; une ficelle lui tenait lieu de ceinture. Une besace pendait sur son dos; il avait dans la main droite un long bâton ferré, et la gauche était posée sur sa poitrine. Les gens qui l'entouraient l'examinaient avec

de la méfiance, de l'ironie et du mépris et aussi avec une joie très vive, car ils avaient réussi à capturer le loup avant qu'il ait eu le temps de faire du mal aux troupes.

Comme il traversait le village, il s'était approché de la fenêtre du staroste, et avait demandé à boire. Le staroste lui avait donné du kvass et avait lié conversation avec lui. Mais le passant, contrairement à l'habitude des pèlerins, ne lui avait pas répondu de bonne grâce. Le staroste lui ayant demandé son passeport, il se trouva qu'il n'en avait pas.

Là-dessus on avait arrêté le vagabond et décidé de l'envoyer au bailliage. Pour l'escorter, le staroste avait choisi le centenier (garde-champêtre), auquel il donnait maintenant, dans sa maisonnette, les instructions nécessaires pour la route, laissant le prisonnier au milieu de la foule, à laquelle il servait de passe-temps.

Le prisonnier était resté dans la position où il se trouvait quand on l'avait arrêté, debout près d'un tronc de saule blanc, contre lequel il appuyait son dos voûté.



KNIAZ SOUWAROV

le navire-amiral russe coulé au cours de la bataille de Tshoushima.

Un vieillard myope, au visage de renard avec une barbe grise en pointe, apparut sur le perron de la maisonnette. L'un après l'autre, il posait sur chaque marche et avec précaution ses pieds chaussés de longues bottes, et son petit ventre rond s'agitait sous sa longue blouse de toile. Derrière lui, se montrait la figure anguleuse et barbue du garde-champêtre.

— Tu as compris, Iefimouchka ? demanda le staroste au centenier.

— Est-ce si compliqué que ça ? J'ai parfaitement compris. Moi, le centenier du village de Smolkina, je suis chargé d'escorter cet homme jusque chez le bailli, et c'est tout.

Après avoir prononcé ce discours dont il scanda chaque parole avec une gravité comique, le centenier cligna des yeux à la foule.

— Et le rapport ?

— Le rapport, il est sur moi.

— C'est bien, c'est bien ! dit le staroste d'un ton persuasif, et il ajouta en se grattant vivement le côté :

— Allez-vous-en alors, à la garde de Dieu.

— Allons ! Marchons, hein, petit père ? le garde-champêtre sourit au prisonnier.

— Vous auriez pu nous donner une charrette, répondit sourdement celui-ci à la proposition du centenier. Le staroste se mit à rire.

— Une cha-a-rette ? Vois-tu ça ! Il y en a tant de votre espèce qui rôdent dans les champs, dans les villages... qu'il n'y aurait pas de chevaux pour tous. Tu peux bien aller à pied. Voilà !

— Cela ne fait rien, père, allons ! commença le centenier, d'un ton encourageant. Tu crois que nous avons un grand trajet à faire ?... Une vingtaine de verstes peut-être, et peut-être même pas autant. Nous serons vite là-bas, petit père. Et alors tu pourras te reposer...

— Au cachot, expliqua le staroste.

— Cela ne fait rien... déclara le centenier ; quand l'homme est fatigué, il trouve du repos partout, même en prison. Et ensuite, le cachot, il est frais... Après une journée chaude, on y est joliment bien !

Le prisonnier lança un regard âpre à son convoyeur ; celui-ci souriait joyeusement et franchement.

— Eh bien ! allons, mon brave homme ! Adieu, Was-sil Gavrilitch ! Allons !

— Adieu, Iefimouchka ! Prends garde ! Ouvre bien les deux yeux.

— Et, si tu en as trois, ouvre-les tous les trois, jeta au centenier un jeune gars qui était parmi la foule.

— Allons donc ! est-ce que je suis un petit enfant ?

Et ils partirent, sans s'éloigner des maisonnettes, afin de marcher dans la bande d'ombre. L'homme en soutane allait en avant d'un pas dégingandé, mais vif, celui d'un être habitué à la marche. Le centenier venait derrière lui, un solide gourdin à la main.

Iefimouchka était un moujik de petite taille, trapu, avec une bonne et large figure encadrée dans une barbe rousse, qui s'embrouillait en touffes menues et montait jusqu'à ses yeux gris et clairs. Il souriait presque toujours, découvrant ses dents jaunes et saines et fronçant la racine du nez, comme s'il eût voulu éternuer. Il était revêtu d'un caftan d'été, dont il avait rabattu les basques dans sa ceinture afin de pouvoir marcher plus librement ; il avait sur la tête une casquette vert sombre, sans visière, enfoncée jusqu'aux sourcils et rappelant beaucoup un bonnet de prisonnier.

Son compagnon avançait sans faire attention à lui et comme s'il ne l'eût pas même senti derrière lui. Ils allaient le long d'un étroit chemin vicinal qui serpentait à travers la mer onduleuse des seigles, et l'ombre des deux passants rampait sur l'or des épis.

A l'horizon bleuissait le sommet des bois et, à

gauche des hommes s'étendaient jusqu'à perte de vue les champs ensemencés, parmi lesquels gisait la tache sombre du village, puis au delà, de nouveau des champs, baignés dans une vapeur bleuâtre.

À droite, derrière un bouquet de saules blancs, s'élançait dans le ciel bleu la flèche d'un clocher recouvert de tôle, non encore vernie ; elle brillait d'un tel éclat au soleil que les yeux en étaient blessés.

Dans le ciel, les alouettes chantaient ; les bluets souiraient parmi les seigles, et il faisait chaud, étouffant, presque. Les pieds des deux hommes soulevaient beaucoup de poussière.

Iefimouchka commençait à s'ennuyer. Il était grand bavard de sa nature ; il ne pouvait se taire longtemps et, après avoir craché, il entonna d'une voix **de fausset** :

Ah ! a-a-et-pou-ou-ourquoi,

Pou-ourquoi mon cœur est-il rongé d'ennui ?

— Je n'ai pas assez de voix, **non...** pourtant, je savais bien chanter... autrefois. Le maître d'école de Vichenski me disait : toi, Iefimouchka, entonne !... Et nous chantions tous ensemble ! C'était un bon garçon...

— Qui ? demanda l'homme en soutane d'une voix sourde et basse.

— Le maître d'école de Vichenski...

— Vichenski était son nom de famille ?

— Vichenski, petit frère, c'était un village. Et lui, c'était le maître d'école Pavel Mikhalitch, c'était un homme de première qualité. Il est mort il y a trois ans...

— Encore jeune ?

— Il n'avait pas trente ans...

— De quoi est-il mort ?

— De chagrin, à ce qu'il faut croire.

L'interlocuteur d'Iefimouchka le regarda de côté et sourit.

— Vois-tu, mon cher homme, l'affaire est arrivée ainsi... Il enseignait, il avait enseigné sept ans de suite, et alors il s'est mis à tousser... Il toussait, toussait sans cesse, et bientôt l'ennui le prit. Et, bien entendu, il s'est mis à boire de l'eau-de-vie. Le père Alexis ne l'aimait pas, et lorsqu'il s'est mis à boire, ledit père Alexis envoya une lettre à la ville, dans laquelle il disait : „le maître boit, que c'est un vrai scandale ;” et en réponse, on envoya de la ville une autre lettre et une maîtresse d'école, une longue perche, osseuse, avec un nez immense. Alors, Pavel Mikhalitch vit que cela allait mal. Il en eut du chagrin et disait : „J'ai enseigné longtemps, et on me renvoie... ah ! vous les diables !” De l'école il alla directement à l'hôpital et, cinq jours après, il rendit son âme à Dieu... Et c'est tout...

Ils marchèrent silencieux pendant quelque temps. À chaque pas, le bois se rapprochait des voyageurs, grandissant sous leurs yeux et, de bleu, il devenait vert.

— Nous allons par le bois ? demanda le compagnon d'Iefimouchka.

— Nous suivrons la lisière pendant une demi-verste à peu près. Et pourquoi ? Hein ! Vois-tu ça ! Tu es une oie, mon honorable père.

Et Iefimouchka se mit à rire en secouant la tête.

— Pourquoi ris-tu ? demanda le prisonnier.

— Comme cela, pour rien. Ah ! toi ! Tu demandes si nous allons par le bois ! Tu es nigaud, mon cher homme ; un autre, plus intelligent, n'aurait pas demandé cela. Il serait simplement entré dans le bois, et alors...

— Quoi ?

— Rien ! Moi, frère, je comprends tes intentions. Eh ! toi ! ma petite âme ! Non, tu feras mieux d'abandonner ton idée au sujet du bois. Ou bien, crois-tu pouvoir me tenir tête ?... Mais je peux en faire tomber trois comme toi, et, en luttant avec une seule main... j'aurais raison de toi. Comprends-tu ?

(A suivre.)

Maxime GORKI.